

Chapitre 12

A Jérusalem

A une certaine heure de la nuit, juste au moment où la lune, après avoir parcouru lumineuse une grande partie du ciel, se cachait derrière les monts sur lesquels s'élevait Jérusalem, Néhémie se leva soudain et rejeta le manteau où il s'était enveloppé. On aurait dit qu'il n'avait pas fermé l'œil pendant tout ce temps mais qu'il avait attendu cet instant en silence. Il s'approcha du petit groupe des combattants, se borna à chuchoter à Simon qui était de garde à ce moment là : « Allons » et il se mit en route sur le flanc de la colline. Les trois autres, pressés par le rabbi, se hâtèrent encore endormis de charger leurs affaires et de lui courir après.

Il ne forçait jamais le pas mais avançait avec assurance comme quelqu'un qui a fait ce chemin plusieurs fois, juste assez rapide pour permettre aux autres de ne pas être distancés mais sans jamais s'arrêter pour leur permettre de reprendre leur souffle. Il n'avait jamais montré la moindre hésitation, aussi bien quand, en rasant les haies, ils avaient traversé un champ cultivé, ou bien quand d'un arbre à l'autre, ils étaient passés par un bois de chênes et une plantation d'oliviers.

A un certain endroit il leva la main pour leur intimer de se cacher derrière un arbre et il resta un certain temps la tête tournée de côté pour que son oreille saisisse certains bruits qui provenaient d'un champ un peu plus loin. Il poursuivit seul et disparut derrière un térébinthe qui se dressait solitaire là au milieu.

Les autres l'entendirent parler à voix basse avec quelqu'un, et même avec plusieurs personnes, mais de si loin ils ne comprirent pas en quelle langue. Il y eut un tintement de monnaie, puis Néhémie retourna sur ses pas et, laconique, murmura dans son mauvais araméen : « Patrouille romaine » et poursuivit son chemin.

C'était déjà presque l'aube du troisième jour du mois de Thamuz. Après avoir franchi une autre pente raide, devant leurs yeux s'ouvrit la vallée du Cédron et au-delà apparut, floue encore dans la lumière incertaine, Jérusalem, en haut du haut plateau, enfermée dans ses puissantes murailles, avec ses maisons de couleur ocre agrippées les unes aux autres, parmi lesquelles ressortait la blancheur du marbre de ses palais. Et sur les maisons et sur les palais, comme pour les protéger, immense, tendu vers le ciel, blanc et merveilleux, avec ses flèches dorées qui brillaient même dans cette demi-obscurité, et ses colonnades élancées se dressait le Temple. Simon se remplit

les yeux de cette vision et ne put se retenir de se dire en lui-même : « Jérusalem ! »

Mais tout de suite après ses yeux se remplirent d'une horreur épouvantable : la vallée du Cédron qu'il se rappelait couverte de potagers et de jardins clos de murs de pierres sèches construits avec soin, parcourue par des sentiers bien tracés, riche de puits et de fontaines était ravagée. Il n'y avait plus un arbre ni une culture. On avait abattu les murs. Le lit du Cédron, sec à cette période, était encombré de chariots et de machines de guerre. Les romains avaient tout détruit, avait tout transformé en désert. Et entre le lit pierreux du cours d'eau et la pente qui montait à la ville, ils avaient élevé une haute palissade et creusé un long fossé qui continuaient sans interruption le long de la vallée de l'Himon d'un côté et se prolongeaient, jusqu'où l'œil pouvait les suivre, au-delà de la fontaine Ghicon. Ils avaient installé un camp construit avec leur précision habituelle et tenace en face de la Porte de la Fontaine.

« Comment fera-t-on pour passer ? » s'inquiéta Simon, remarquant que les sentinelles romaines surveillaient chaque passage de la vallée et que déjà il y avait un certain mouvement dans le camp.

« Venez avec moi », se contenta de marmonner le guide.

Il commença à descendre directement vers un endroit où trois sentinelles à l'écart du camp bivouaquaient autour d'un feu. Là, la palissade sur une courte distance s'interrompait, soit pour faire passer ou approcher des murailles les machines de jets, soit parce qu'on avait amené un grand tas de terre dans le but – Simon le devina avec angoisse – de construire là aussi un terre plein. Désormais ils étaient à découvert et ils avançaient à la queue leu leu derrière Néhémie, remplis de la crainte d'être surpris. Mais l'assurance avec laquelle le guide descendait les tranquillisa un peu. Zacharie et Jonathan fixaient troublés les imposantes machines de siège mis en position par les romains : les gigantesques catapultes, les hélépoles pointés, menaçants contre les murailles. Marthe, qui descendait une main accrochée à la tunique de Simon, comme s'il pouvait la protéger de l'horreur qui l'entourait, n'arrivait pas à détacher ses yeux des croix que les romains avaient érigées en nombre sur un tertre. En ce moment, aucun corps n'y pendait car les condamnés les avaient détachés la veille au soir selon l'usage, mais elles étaient là, sinistres, à attendre les prochaines victimes.

Simon surprit son regard. « Elles sont dressées pour ceux qui essaient de fuir, non pour ceux qui veulent entrer ». Et après l'avoir regardée en face, soucieux, il lui demanda : « Tu veux retourner ? Mon ami t'accueillerait volontiers ».

« Non » Marthe avait une voix désespérément obstinée. « Je viens avec toi, où que tu ailles. Et puis... » elle baissa la voix parce que le guide lui avait jeté un mauvais regard de reproche, « ... notre salut est à l'intérieur et non en dehors de Jérusalem ».

Zacharie qui descendait derrière tout le monde laissa échapper un grand soupir : « Le Béni nous aurait-il abandonné ? »

« Non, ses anges sont ici tout autour de nous », Jonathan agita une main dans sa direction en signe de reproche. J'en ressens la présence. Allons, allons à Jérusalem les attendre » Et en avant, il pressa le pas. Néhémie, d'un geste brusque, l'obligea à s'arrêter et s'adressa à Simon : « Je vais seul ». Ils étaient arrivés au bas de la descente. « Tu vois là, où se trouvent les trois romains, près du tas de terre ? Il y a un passage là derrière. Quand je ferai un signal, courez en bas. Mais courez vite ».

Simon ouvrit grands ses yeux dans la faible lumière et approuva de la tête pas tout à fait convaincu. L'arabe tira à mi-jambe sa tunique et se précipita en bas, essayant le plus possible de se tenir à l'abri des quelques rochers qui pouvaient le tenir hors de la vue des soldats du camp.

Les trois sentinelles s'aperçurent de son arrivée quand il était encore à une trentaine de pas, ils pointèrent leurs lances dans sa direction, en s'alignant épaule contre épaule. Mais quand Néhémie s'approcha davantage, les mains levées pour montrer qu'il était désarmé, ils le reconnurent tout de suite, et l'un deux éclata d'un rire bref où se mêlait le soulagement de ne pas avoir en face un combattant et l'expectative avide de quelque récompense.. Un autre – un auxiliaire iduméen – à voix très basse l'interpella : « Ah, c'est toi. On t'attendait demain soir. Le troisième alla dans son dos, regardant partout autour de lui pour être sûr qu'il était seul.

Simon vit les quatre hommes parler à voix basse, il lui sembla voir quelque chose qui passait de main en main, il nota qu'un homme du trio montait sur le grand tas de terre, le visage tourné vers le camp, et tout de suite après il s'aperçut que Néhémie agitait une main vers eux..

« Allons. Vite. Penchez-vous par terre le plus que vous pouvez. » ordonna-t-il aux trois autres et il courut le premier en bas. Les trois légionnaires s'éloignèrent en faisant semblant de ne pas les voir. Simon, qui comprenait un peu de latin, entendit seulement que l'un des trois disait s'adressant en ricanant à un compagnon : « Ils vont se mettre dans le piège tout seuls. Laissons-les passer. On les tuera après comme les autres »

Quand, haletants, ils furent tous les quatre autour de lui, Néhémie, impassible, leur tourna le dos et se dirigea vers l'étroit petit sentier qui traversait le tas de terre. Quand ils l'eurent franchi et que la palissade romaine se trouva dans leur dos, et que devant eux ils eurent les murailles de Jérusalem, hautes à cet endroit de soixante pieds, dangereusement en surplomb au dessus d'eux, il s'arrêta pour la dernière fois.

« Là devant vous – vous voyez ? – il y a une étroite fissure dans la roche, au pied du mur. C'est la porte de la caverne où autrefois passait l'eau ».

« L'eau de la piscine Siloé ! » s'exclama émerveillé Simon sans pouvoir se retenir, en l'interrompant.

Néhémie le fixa en face, contrarié, de ses yeux de serpent : « Allez, montez. Les vôtres vous accueilleront ».

Et avec un dernier regard, le rabbi ne sut pas bien si c'était de dérision ou de compassion, il écarta Zacharie qui était en face de lui et lui barra le passage et s'en alla.

Ils grimperent tous les quatre sur les rochers qui formaient la base des murailles et se présentèrent avec appréhension à la fissure que le guide avait indiquée. A l'intérieur il faisait presque nuit car la lumière du soleil à peine levé dans leur dos, avait du mal à y pénétrer. Passés quelques pas, la fissure s'élargissait soudain et donnait dans une caverne très haute, au fond en pente montante, parsemée de petits cailloux. Ils avançaient tous les quatre, côte à côte, avec une grande prudence, et se trouvèrent tout à coup plongés dans une épaisse obscurité car les dernières lames de lumière frappaient en haut les roches de la voûte, rebondissant vers le bas en rayons obliques et pleins de poussière.

Ils s'arrêtèrent indécis.

« De quel côté allons-nous ? » demanda doucement Marthe, effrayée par le silence presque irréel qui régnait tout autour.

« Nous n'avons pas apporté de lumière. Et maintenant ? » Zacharie n'eut pas le temps de le regretter que d'une fente cachée par un angle de la paroi cinq hommes armés sautèrent et se précipitèrent pour les encercler. L'un d'entre eux tenait haut sur sa tête une torche. Ils étaient fortement armés, bien que de manière disparate : deux seulement avaient la poitrine protégée par une cuirasse, tous avaient en main des épées longues et étroites de facture diverse, de leurs ceintures sortaient les manches des sicas et d'étranges poignards, un portait haut pour protéger son corps, un petit bouclier rond. Ils étaient tous très maigres, barbes et cheveux en broussailles mais leur regard désespérément vigilant, la détermination de leurs gestes, l'expérience avec laquelle ils tenaient prêtes leurs armes inspiraient la crainte.

Les soldats observèrent le petit groupe silencieusement pendant un long moment.

Simon qui avait mis la main sur la poignée de son épée, la retira rapidement, leva une main pour donner l'ordre à Zacharie de rentrer sa sica et la paume droite ouverte en avant.

« Frères ! » dit-il d'une voix tranquille et non sans autorité, « Nous sommes vos frères ».

« D'où venez-vous ? » demanda brusquement celui qui devait être le chef.

« Maintenant de Qumrân. Mais pendant des années nous avons opéré dans les montagnes de Técoa. Et... » ajouta-il de mauvais gré, parce qu'il trouvait injuste de subir un interrogatoire et de devoir se justifier après toutes les batailles qu'ils avaient soutenues et tous les risques qu'ils avaient encourus pour rentrer dans la ville, « ... je peux dire que nous nous sommes toujours battus avec honneur contre les kittim. Je suis rabbi Simon ben Cathlas et mes

compagnons sont... » et il donna les noms des deux hommes qui étaient avec lui et c'est seulement au nom de Marthe qu'il s'arrêta embarrassé, « ... et voici une jeune femme que nous avons arrachée aux mains des romains. Je vais la confier à une de mes parentes ».

« Une prisonnière ! » commenta avec mépris un homme de la patrouille.

Le chef, au contraire faisant preuve d'autorité, demanda : « Pourquoi de Qumrân ? ».

« Nous y sommes allés sur l'ordre du Conseil, pour essayer de les convaincre de venir eux aussi à Jérusalem. Mais il n'y a rien eu à faire. Ils attendent là l'intervention du Béni ».

« Et pendant ce temps, on meurt sur les murs ! » intervint un deuxième homme, gringalet, avec la marque d'une blessure mal cicatrisée en travers de la tête.

Un des cinq hommes - il portait une tunique qui devait être à l'origine lisse et blanche, mais était maintenant toute froissée, pleine de tâches de terre et de sang et son visage exprimait moins d'excitation que les autres - en restant derrière son chef, intervint avec calme : « Je connais cet homme. Il est pharisien comme moi. De l'école de Hillel. N'est ce pas, Simon ? » Il lui fit un pauvre sourire, plein d'amertume. « Tu es encore avec nous, je vois ! Tu ne t'es pas sauvé comme tant d'autres ».

« Je suis avec vous jusqu'à la libération d'Israël des païens ! » répondit le rabbi avec un peu trop d'emphase.

« Et comment se fait-il que tu n'arrives que maintenant ? » demanda sarcastique le gringalet. « demande-le lui Saul ».

Mais d'un geste bref, Saul, commandant de ce poste de garde, le fit taire et d'un ton presque solennel annonça, embrassant les trois hommes d'un regard satisfait : « Soyez les bienvenus à la dernière bataille pour la rédemption d'Israël. Le Ciel va nous envoyer ses messagers pour nous aider. Montez ».

Et il s'adressa au pharisien Eliézer : « Toi, accompagne-les. Et tiens bien haut la torche, ils ne connaissent pas la route ».

Sans accorder un regard à Marthe, il s'écarta pour laisser le passage au groupe de Simon : « Vous devez excuser notre méfiance mais les romains utilisent les coups les plus tordus pour nous prendre par surprise. Ils utilisent même les déserteurs ».

Avant de partir, le rabbi ne put se retenir de lui demander : « Comment est la situation là-haut ? »

Circonspect, Saul répondit : « Nous combattons sur le deuxième mur. La lutte... » puis, comme s'il se repentait, il s'arrêta et se borna à ajouter : « Ils vous informeront là-haut. Mais sachez que votre place est sur les murs ».

Le pharisien se mit en marche, essayant de les éclairer pour leur montrer le chemin le plus facile au milieu des rochers. Simon en tête, le petit groupe le suivit. Le rabbi avait pris Marthe par un pan de sa tunique et affectueusement

la tirait en haut comme pour la consoler de la méfiance et du mépris avec lesquels on l'avait accueillie à Jérusalem.

Peu après la grotte se resserra, se réduisant à un étroit corridor qui montait avec des marches creusées dans la roche et ils furent tous contraints de grimper l'un derrière l'autre, sans pouvoir échanger un mot mais chacun enfermé dans ses pensées.

Ce fut une surprise quand la galerie s'élargit à nouveau, s'engageant dans un souterrain assez vaste ; Des deux côtés s'ouvraient quantités de niches, les unes vastes comme des pièces, d'autres de simples trous creusés difficilement en taillant la roche. Déjà avant d'y arriver, un bourdonnement confus et un mélange de voix, les unes perçantes, les autres suppliantes arrivèrent à leurs oreilles.

Les derniers escaliers franchis, un spectacle inattendu les attendait. A la lumière vacillante de quelques torches fixées dans les murs une véritable foule de miséreux remplissait le souterrain. C'étaient des femmes, des vieillards, des enfants. Les uns à moitié nus, d'autres – surtout les vieux – un châle jeté sur la tête et tenu fermé sur la poitrine essayaient d'une main de cacher leur propre nudité. Les petits, aux yeux grands ouverts et fixes restaient agrippés aux vêtements de leurs mères. Sur tous leurs visages, creusés au point de mettre en relief leurs pommettes d'une manière grotesque et de faire ressembler leur bouche à une fente qui couvrait à peine leurs dents, on voyait les signes si tristes et si évidents de la faim qu'ils réveillaient dans ceux qui les regardaient un sentiment de pitié en même temps qu'un mouvement de répulsion et d'horreur.

Beaucoup gisaient abandonnés sur des paillasses improvisées de chiffons en proie à un désespoir résigné, d'autres suçaient furtivement, la tête tournée vers le mur, de crainte que quelqu'un leur arrache de la bouche des morceaux d'écorce ou mastiquaient avec rage des herbes séchées. Dans un coin une bagarre éclatait : un vieux tenait haut au dessus de sa tête enfermées dans sa main quelques olives, cachées dieu sait où jusqu'à maintenant, et il les défendait loin de dix mains tendues, résistant aux coups au milieu de hurlements rauques et d'imprécations. Un homme manchot, la tête enveloppée d'un châle rituel et le front appuyé à la roche, d'une voix plaintive récitait une prière ; un autre un peu plus loin, le dos appuyé à une pierre et le thorax entourée d'une bande sale de sang coagulé, tremblait de tout son corps.

Une mère avec un enfant au bras, dès qu'elle vit le groupe sortir de la galerie, se précipita sur eux , tenant d'une main son fils dans son dos, trébuchant et criant : « A manger ! A manger ! Pour mon fils... »

Simon et ses compagnons s'arrêtèrent d'un seul coup, épouvantés, appréhendant d'un premier rapide regard toute l'horreur de la scène qui s'offrait à leurs yeux.. Marthe, apitoyée et presque en pleurant, enleva vite le sac de ses épaules, fouilla dedans et tendit à la femme le reste de nourriture qu'elle avait encore avec elle. Celle-ci l'attrapa de sa main libre et s'enfuit, essayant

d'échapper à tous ceux qui s'étaient précipités vers les nouveaux venus, les yeux pleins d'une espérance famélique.

Le rabbi se tourna vers leur guide, l'air troublé et interrogatif. Avant de lui répondre, le pharisien leva ses deux bras, poussa un grand hurlement qui domina et fit baisser en un murmure indistinct ces cris et ces gémissements qui remplissaient chaque coin du souterrain.

« En arrière ! laissez passer ! »

Et comme dans le silence étrange qui avait suivi, deux voix s'étaient élevées, claires et en colère pour lui crier : « On meurt de faim ! », « Donnez-nous à manger ! » d'une voix dure et les fixant du regard l'un après l'autre, il leur dit ces mots, sèchement : « Manger sert avant tout aux combattants. Vous devez résister et vous entraider. Lui... » et il indiqua Simon et les siens, « ils sont arrivés du désert pour défendre Jérusalem et vous offrez ce spectacle indigne ? »

« Mais quand viendra le salut ? » demanda du fond une voix désespérée.

« Le messie... » réussit seulement à dire un vieillard qui se perdit ensuite en un murmure confus et des sanglots.

« Ne perdez pas la foi ! Le Béni voit nos souffrances et bientôt il les récompensera. Si nous chassons les païens impurs, Sa ville sera libre et purifiée pour accueillir Sa venue ».

Sans rien ajouter, il se fit un chemin en tenant sa lance en travers de sa poitrine, suivi par Simon à qui il avait passé la torche, se dirigea vers un petit escalier de pierre qui montait dans l'obscurité. Mais quelqu'un cria derrière lui d'une voix aigre : « Battez-vous aussi pour nous ! »

En montant les escaliers, Eliézer se tourna : « Presque tous ces pauvres gens ont fui le quartier de Bézétha quand les romains ont conquis le premier mur, mal construit et incomplet par la faute d'Agrippa. Ils ont dû tout abandonner, ils n'avaient plus de maison – tout au moins ceux qui n'avaient pas de parents en ville – alors on leur a donné un refuge ici ».

En haut de l'escalier, au bout du souterrain dont la voûte était soutenue par de gros piliers carrés, se trouvait la porte massive qui ouvrait sur la ville. Il frappa et donna le mot de passe. On ouvrit un soupirail et tous les cinq, clignant de leurs yeux blessés par la lumière, sortirent un à un sur la place où au centre se trouvait la vieille piscine de Siloe, que Simon se rappelait pleine d'une eau limpide mais qui maintenant était à sec avec au fond une croûte de boue.

Les deux soldats qui avaient ouvert la porte, fixèrent les quatre arrivants du désert avec une envie étonnée : ils s'étonnèrent, incrédules de voir leurs bras et leurs visages où on ne voyait aucun signe de faim. Jonathan allait ouvrir la bouche mais il fut précédé par leur guide : « C'est la faim, frères, notre pire ennemie ! Personne ne peut plus sortir pour ramasser quelque chose à manger maintenant que les kittim ont construit une palissade tout autour. Et... »

Un des deux hommes qui étaient à l'intérieur, l'air posé, peut-être un artisan, qui portait sa cuirasse de manière bizarre comme quelqu'un qui n'a pas

l'habitude d'en porter, levant une main pour arrêter Eliezer, dit : « Ca n'a pas d'importance. Ce n'est pas avec un mur qu'ils pourront nous vaincre. Nos pères ont pris le risque de mourir de faim dans le désert et le Seigneur leur a envoyé la manne. Et il interviendra pour nous sauver aussi ».

L'autre, qui avait l'aspect frêle d'un homme habitué à passer plus de temps à l'école rabbinique et à méditer plutôt qu'au marché ou dans une boutique d'artisan, mais portait bouclier et épée avec vigueur et grande fierté, reconnut tout de suite Simon : « Bon retour parmi nous, rabbi. Je me souviens encore quand tu commentais le passage d'Osée... » Et il se mit à le réciter avec l'application pédante d'un écolier : « Appliquons-nous à connaître le Seigneur ; Sa venue est certaine comme l'aurore. Il viendra vers nous comme la pluie, comme la pluie qui au printemps féconde la terre ». Et il conclut : « Ton retour est de bonne augure. Il veut dire que ta sagesse t'a donné la certitude que c'est ici qu'il faut attendre l'intervention miraculeuse ».

Un peu ennuyé par cet accueil, Simon qui ne se souvenait pas du nom de cet élève, lui fit un bref sourire : « Nous le savons tous, et pas seulement moi. Cette heure a été prédite depuis longtemps. C'est à nous d'en être dignes ».

Mais ensuite, comme s'il sentait que c'était de son devoir d'assumer à nouveau son rôle de rabbi, il lui répondit avec un verset d'Amos : « Oui, c'est ainsi que parle le Seigneur de la maison d'Israël : recherchez-moi et vous vivrez ».

Eliezer approuva vigoureusement de la tête et s'adressa à Simon avec un petit salut : « Ma tâche est terminée. Je redescends. On se verra sur les murs rabbi ».

Simon se tourna vers les siens : « Moi avant tout j'accompagne Marthe chez ma sœur. Et vous deux ? ».

« Moi, je vais dans la maison de Gorion ben Joseph, où, nous ébionites, on se réunit d'habitude le matin » annonça avec emphase Zacharie. Jonathan, laconique : « Moi au contraire, je n'irai à la recherche de personne. Je monte immédiatement au Temple ».

Le rabbi se mit en marche et la jeune femme le suivit, restant à deux pas derrière lui, la tête couverte d'un châle qu'elle avait tiré de son sac.

L'Akra, le quartier bas de Jérusalem, qui d'habitude à cette heure matinale était plein de cris et de mouvements, de gens affairés, de femmes qui se rendaient à la fontaine, une cruche sur la tête, semblait un désert. Le dédale de ruelles qui partaient de la place de la Siloé était vide. Seuls deux vieux, dans un coin, le visage tourné vers le Temple priaient debout. Mais des maisons basses et des cours qui se trouvaient au milieu, rompant ce silence insolite, arrivaient par moments des plaintes, des appels et des supplications. Le vent du matin faisait rouler de part et d'autre sur le pavé des chiffons et des immondices non ramassés ; On n'entendait d'aucune maison sortir le crissement des meules domestiques occupées à transformer le blé en farine, signe le plus caractéristique de la vie d'une famille juive.

Le vacarme du combat, d'autant plus sombre et menaçant, même atténué par la distance, venait du Moria et de derrière le Temple, s'étendait sur les maisons, résonnait dans les rues désertes : les bruits sourds des catapultes qui lançaient des pierres sur les défenseurs, le choc violent et fracassant des béliers qui frappaient les murailles et parfois des hurlements de triomphe ou de rage.

Pendant un moment Simon craignit que l'irréparable ne soit arrivé et que les romains soient sur le point de se répandre dans la ville. Mais il chassa cette pensée angoissante : il n'y avait aucun signe de désespoir sur le visage des deux soldats qui l'avaient accueilli à la sortie du souterrain et puis en lui-même il sentait que ça ne pouvait pas être comme ça, que son arrivée ne pouvait pas être inutile et privée de sens. Il éprouva une grande hâte à courir sur les murs. Mais il voulait d'abord aller au siège de l'habûrah des pharisiens, à laquelle il avait appartenu pendant des années, pour se faire donner par ses frères des indications précises sur la situation, quel groupe rejoindre, qui commandait en ce moment la défense, même si l'urgence du moment n'imposait qu'un seul choix : se battre à mort.

« Pressons le pas, Marthe »

« Oui, Simon » la jeune femme avait sous son châle un visage épouvanté et bouleversé. Elle, qui n'était jamais montée à Jérusalem et qui la trouvait dans ces conditions.

Le rabbi prit par l'étroite ruelle des Cardeurs de Laine qui conduisait au marché en bas, silencieux car toutes les boutiques étaient fermées. En haut d'une petite pente, il s'arrêta devant une maison qui se distinguait des autres parce qu'elle avait une couverture de canisse, légère et bien arrimée sur la terrasse et l'escalier qui y conduisait avait des marches de pierre, chose rare dans un quartier pauvre comme celui-ci.

Il frappa à la porte. Personne ne répondit. Il recommença à frapper plus fort. De l'intérieur parvint une voix hésitante et effrayée : « C'est toi, Ezéchiel ? ».

« Non, Myriam, c'est Simon, ton frère. Ouvre-moi ».

Après un petit moment la porte s'entrouvrit un peu et une femme apparut pas vieille mais courbée, le visage marqué.

« Je croyais que c'était Ezéchiel, il est sur les murs et il y a trois jours qu'il n'est pas passé à la maison ».

Elle essaya de mettre de l'ordre dans ses cheveux et repoussant en arrière d'une claque un bambin qui curieux avait sorti sa tête, elle s'efforça d'être aimable : « Je vois que tu vas bien. D'où viens-tu ? ».

C'est seulement à ce moment là, qu'elle parut s'apercevoir que derrière son frère, il y avait une femme. Elle lui jeta un coup d'œil méfiant : « Et cette femme, qui est-ce ? ».

« Voilà... Myriam » Commença embarrassé Simon. « Je croyais trouver ton mari et lui demander comme c'est juste. Mais au contraire... Ecoute. Fais-nous entrer ».

La sœur, obéissant à son frère aîné, s'écarta de l'entrée, ouvrit la porte et recula

« Entrez »

La chambre, qui était l'unique pièce de la maison, était rangée avec un soin méticuleux. Le pavement en terre battue avait été scrupuleusement balayé, les paillasses remises en ordre, la surface du coffre qui servait pour les habits et les provisions, brillante, les tabourets bien rangés le long du mur. Mais sur la huche il n'y avait pas le grand plat où, à cette heure d'habitude on devait trouver la pâte pour le pain entrain de fermenter, la cruche d'huile était retournée car elle était vide, aux crochets fixés dans les murs rien n'était suspendu : ni un reste d'oignons, ni un bouquet d'herbes aromatiques.

Myriam surprit le regard étonné que Simon portait tout autour : « Comme tu vois, il n'y a plus rien à manger ici. Il y a deux jours que... » elle serra son enfant près d'elle avec tendresse, « Pour moi ça n'a pas d'importance. C'est pour lui ». Puis elle redressa la tête, ouvrit les yeux avec une expression presque de folie, en regardant vers la porte qui était restée ouverte et par où entraient les bruits d'un combat lointain : « Mais quand nous aurons chassé les kittim, nous ferons une fête ! Oh, quelle fête ferons-nous ! »

Elle baissa les yeux sur Simon : « Qu'est ce que tu veux me demander ? »

« Je veux que tu donnes l'hospitalité à cette jeune femme jusqu'à ce que je vienne la reprendre. Elle s'appelle Marthe et elle m'est très chère. Considère-la comme mon épouse. Les temps ne nous ont pas permis de respecter la Loi... »

« Ca n'a pas d'importance, Simon ». Sa sœur le tira d'embarras. « Si tu dis que c'est ton épouse, elle l'est pour moi aussi. C'est la faute des kittim tout ça. Ca ne fait rien. Quand on les aura tous exterminés, on fêtera aussi ton mariage.

Elle fit deux pas en avant, écarta son frère d'une main et avec délicatesse enleva le voile de la tête de Marthe : « Mais elle est belle ! Si belle ! » Elle la prit par la main et la tira un peu plus loin de la porte : « Viens, enlève ton manteau »

Marthe, intimidée n'avait pas ouvert la bouche jusque là, elle la suivit docilement : « Myriam »

« Tu es la bienvenue. Cette maison, c'est comme si elle était la tienne. ». lui murmura Myriam en l'aidant à enlever son sac de son dos.. Mais après, comme effrayée par son oubli, elle se tourna vers son frère et changea d'expression : « Mais et la nourriture ? ».

Simon posa son sac par terre : « Je vous laisse tout le peu que j'ai ».

L'enfant, sans même un regard à sa mère se jeta par terre et se mit à fouiller frénétiquement dans le sac. Sa mère le releva sans le gronder. « Attends, petit, encore un moment seulement... Marthe, mets ce qu'il y a là dedans dans la huche pour faire les parts Et ce qui restera nous le cacherons bien pour demain ».

Elle s'adressa à Simon : « Maintenant va combattre. Tu n'es pas arrivé trop tard. Sois tranquille pour ton épouse ». Mais ses yeux couraient aussi après la nourriture.

« Merci, Myriam. Marthe dès que je peux, je viens te retrouver. Et... » Il la regarda avec tendresse mais ne trouva rien à ajouter. Il mit son épée à son côté et se tourna brusquement. Quand il fut sur le pas de la porte, Marthe tendit un bras, comme pour l'arrêter mais le laissa retomber tout de suite.

Simon, dès qu'il fut dehors se mit à monter d'un bon pas vers la ville haute. Mais après un bref laps de temps, il s'arrêta. Ne pas sentir Marthe à son côté, lui donnait une impression de vide et de désarroi presque intolérable. Il allait retourner sur ses pas. A ce moment là, arrivant de la place du marché, deux hommes vinrent à sa rencontre. Un vieil homme encore robuste aidait un blessé à marcher, en le soutenant par la taille avec le bras. Il était très jeune, à peine plus âgé qu'un adolescent. Une bande ensanglantée pansait son épaule et le sang avait coulé sur sa tunique. Il était pale et se tenait difficilement debout, mais dès qu'il fut à deux pas de Simon, il trouva la force de dire : « Nous les avons repoussés » avec un éclair de fierté dans son regard éteint. Son vieux père lui demanda, d'un mouvement du bras, de ne pas parler et de continuer en s'appuyant sur lui

Simon eut honte de la faiblesse qu'il avait eue auparavant et pressa le pas.

La maison où se trouvait le siège de la habûrah des pharisiens, n'était pas beaucoup plus grande que les autres maisons du quartier. Sauf qu'à l'étage au-dessus, une vaste salle avait remplacé la terrasse. Sur le seuil, se tenait, attendant patiemment, la foule habituelle des pauvres.

Parmi toutes les communautés pharisaïques de Jérusalem l'habûrah de Simon était celle qui se dédiait davantage aux œuvres charitables. Chaque jour, en plus des jeûnes et des prières en commun, ses membres se consacraient aux œuvres de bienfaisance : ramasser les os des morts en vue d'une sépulture définitive, financer les fêtes de la circoncision, faire des aumônes, distribuer de la nourriture aux plus démunis, auxquels les secours de « l'assiette du pauvre » ne suffisaient pas.

En passant au milieu des gens – et il remarqua que beaucoup parmi eux étaient déceimment vêtus – Simon entra et monta au deuxième étage. La grande salle où se tenaient les réunions et où on prenait les repas en commun était tristement vide. Seul au fond, dans la longue robe blanche des pharisiens, il y avait un frère. Il semblait attendre quelque chose. Il le reconnut immédiatement, bien qu'il ait vieilli et maigri : c'était Siméon ben Nathanael, prêtre.

Au bruit, même infime, qu'il avait fait en entrant, le prêtre tourna la tête, essayant de cacher le mouvement de crainte qui l'avait saisi. Il cligna des yeux car il était à moitié aveugle, redressa sa tête et s'apprêta à quelque dure réprimande envers l'intrus. Mais quand Simon se fut approché et placé sous ses yeux, les traits sévères de son visage se détendirent en un sourire heureux : « Oh, Simon ben Cathlas, tu es revenu avec nous ! »

Le rabbi s'inclina en un bref salut plein de respect. « J'ai toujours été avec vous, même si j'étais loin. Tu sais que j'ai choisi de combattre dans les

montagnes parce que à Jérusalem les luttes intestines m'avaient donné la nausée et même désespéré. On m'a dit que maintenant elles avaient cessé ».

« Oui, seulement maintenant. Au moment du plus grave danger. Tu sais que désormais on combat sur le mur autour de Temple. Les romains ont encerclé la ville... »

« Je le sais. Je suis passé à travers les mailles de leur dispositif. La chance m'a aidé »

« Tu ne dois pas parler ainsi. C'est l'aide du ciel qui t'a protégé. L'aide dont nous avons besoin nous en ce moment. Mais nos péchés et notre désobéissance entêtée à la Loi éloignent, j'en ai peur, au lieu d'approcher l'heure du salut ».

« Non, Siméon, le Seigneur est miséricordieux. A l'heure que tu dis suprême, il interviendra. Pourvu que nous le méritions avec la lutte. Moi aussi je monte aux murs pour combattre et je vois que tous mes frères y sont déjà ».

« Oh oui ! Tous nos frères se battent ! Et combien de morts ! Ici je suis resté tout seul, je suis vieux et à moitié aveugle. Je ne dis pas les rabbis comme toi, que les doutes et les scrupules ont tenu trop longtemps loin de la lutte, mais les marchands, les artisans, les gens simples du peuple, qui formaient la majorité d'entre nous, on ne les voit plus ici ». « Mais moi, ça fait déjà deux années que je me bats ! » protesta Simon

« Laisse-moi parler... » pendant un moment dans les paroles pleines de tristesse du vieil homme affleura un ton rageur que tout le monde connaissait dans la ville, « Je voulais dire que tous les membres de notre habûrah ont dû abandonner leurs œuvres de bienfaisance pour l'épée ». « C'est bien. Il me semble » Simon craignait de ne pas avoir bien compris.

« Oui, c'est sûr. Mais tu as vu les pauvres en bas ? Ils attendent quelque chose comme tous les jours. Et je n'ai rien à leur donner. Et les portes des riches sont barricadées et surveillées par leurs brigands. Il n'y a plus rien à manger dans tout Jérusalem. Qu'est ce que je fais, moi ? Quelle aide puis-je donner ? »

« Tu n'as rien à te reprocher... »

« Allons ! Peut-être que j'aurais du prévoir ce moment là. Accumuler des provisions ; Mais la crainte des pillages m'a découragé ; Tu ne sais pas quelles bandes de désespérés parcourent toute la ville. Et ceux de Jean encore maintenant essayent de voler la nourriture de ceux de Simon ».

« Mais comment en est-on arrivé là ? » demanda Simon, s'efforçant de cacher son impatience.

Comme s'il n'avait posé aucune question, le vieux prêtre poursuivit : « Nous sommes nous, nous seuls, le Reste d'Israël, que le Béni a réservé pour le salut ! Et on nous accuse d'être des hypocrites qui paient la dîme des légumes frais et des légumes secs non soumis à la dîme selon la Loi. De vouloir les premières places à la synagogue. Mais si les ébionites aussi – du moins ceux qui sont restés fidèles à la Torah et ne sont pas devenus des apostats comme ce maudit

Saul – et que tout le monde regarde avec sympathie – nous imitent ! Et les repas en commun – on sait bien qu'ils ont aussi pris ça aux esséniens – et les œuvres de charité. Si ce n'était leur entêtement à croire que leur Jésus est le messie que nous attendons tous et espérer le salut grâce à son retour, ils seraient de bons pharisiens ! »

Il s'arrêta un moment pour réfléchir, en fixant ses yeux éteints au-delà de Simon, comme s'il avait peur d'avoir oublié quelque chose.

Le rabbi en l'écoutant constata tristement en lui-même : « Voilà pourquoi j'ai quitté Jérusalem ! L'esprit de parti ne mourra jamais parmi nous ». Mais à haute voix et à contrecœur il demanda encore : « Avec qui dois-je combattre ? »

« Tu te rends compte de ce que tu me demandes ! Nous sommes arrivés à ça à cause de nos discordes, autrement les romains ne seraient jamais arrivés sous nos murs. On les avait bien vaincu et mis en fuite à Beth-Horon au temps de Cestius Gallus ! On devait s'en tenir à la juste conviction que notre guerre était sainte et que la défaite des romains serait la porte qui apporterait l'avènement du temps messianique. Il y avait des années qu'on parlait de ça ! Les écrits inspirés et même les rabbis, tout le monde était d'accord pour reconnaître dans l'empire romain le quatrième empire de Daniel. Nous tous, nous avons la certitude que l'aigle serait vaincu par le lion de David. Et au contraire, on s'est battu entre nous avec acharnement, avec une haine forcenée, en se tendant des pièges les uns aux autres. Et combien ne se sont-ils pas proclamés le messie ! Penser que nous avons déjà libéré notre terre de la présence des kittim ! Après que le parti de la paix et du compromis de la noblesse sacerdotale et des riches ait été battu – mais ceux d'entre eux qui sont restés en ville ont continué et continuent à comploter - et que l'assemblée populaire ait voté la guerre ouverte aux romains, Jérusalem toute entière était d'accord ! Mais ensuite, est entré en ville Ménaïem, chef reconnu de toutes les bandes qui depuis des années se battaient dans les campagnes et donc de la tienne ».

« Oui, c'est sûr » se borna à approuver Simon.

« Et il a mis en avant des prétentions messianiques. A tort. Mais – et c'est même sûr – il aurait été le meilleur chef que nous aurions pu avoir. Mais Eléazar, chef des gardes du Temple a ourdi avec les prêtres une conjuration, l'a surpris à l'entrée du Temple et la fait tuer... »

« Ces choses là, je les sais déjà Siméon ! » l'interrompit Simon. « C'est juste à ce moment là que, déçu, j'ai quitté Jérusalem ! »

Le prêtre parut surpris d'être interrompu et continua avec aigreur : « Certes. Et je t'ai compris. Mais ce que alors tu n'as pas considéré, c'est que derrière cette lutte entre ces deux hommes, il y avait l'antique lutte, qui a endeuillé toute l'histoire d'Israël, entre ville et campagne, entre Jérusalem et nos petites villes, entre le milieu sacerdotal et les simples israélites. Ménaïem voulait se faire roi mais les prêtres – même les prêtres pauvres, même les lévites, ne voulaient pas perdre leur pouvoir. Ils disaient : nous qui nous targuons d'une noblesse de

naissance, nous ne céderons jamais le pouvoir à un vulgaire chef de bande de montagne. Et toi, au lieu de rester à essayer de mettre la paix entre les partis comme je l'ai fait moi, tu es parti justement dans la montagne »

« Mais qu'est-ce que je pouvais faire ? » se défendit Simon « Cela n'a jamais été ma vocation de participer à des intrigues »

« Mais c'est de ces intrigues que sont nés tous nos malheurs ! Les combattants du reste du pays se sont sentis abandonnés parce qu'ils avaient perdu leur guide »

« Et justement... » l'interrompit encore une fois Simon, « ...pas un seul mot de justice ne nous est jamais arrivé de votre part ! Les paysans n'ont jamais eu une promesse de l'annulation des dettes ou de la redistribution des terres. A leurs yeux kittim, noblesse sacerdotale, grands propriétaires terriens, c'est la même chose. Et pour beaucoup l'attente de celui qui devra venir nous sauver a laissé place au désespoir ».

« Oui. Mais Ménahem avait de trop grandes prétentions ! Et les modérés ont donc relevé la tête, les hommes du compromis : les vieilles familles ont mis leurs hommes aux postes de commande. Pense qu'un Joseph ben Matthias d'une riche famille sacerdotale, a été envoyé en Galilée pour circonvier avec mille subterfuges les révolutionnaires. Et maintenant, après avoir trahi, il est ici hors les murs avec les romains et nous incite à grand bruit à nous rendre. S'il n'y avait pas eu l'intervention des iduméens, race de paysans entêtés qui sont venus nous donner un coup de main, les romains auraient déjà été appelés en ville par les notables, prêts à tous nous vendre pour garder leurs privilèges ».

« Mais maintenant ? C'est ce qui m'intéresse » insista à nouveau Simon.

Siméon ne se laissa pas détourner de ses confidences amères : « La ville s'est remplie de fugitifs désespérés et prêts à tout. Simon ben Giora s'est mis à leur tête, grand combattant mais d'origine obscure, avec son armée de paysans. Après avoir mis le feu aux archives des dettes, ce Simon – et lui aussi a des prétentions messianiques – a décrété la libération des esclaves juifs, qui ont couru grossir ses rangs. Les citadins et les prêtres lui ont opposé Jean de Giscala, qui a fuit la Galilée. Et les deux factions se sont battues à travers toutes les rues de la Ville ».

« Mais maintenant ? »

« Ils se sont réconciliés dès que Titus a fait son apparition devant Jérusalem. Et ils se sont partagés les tâches : Simon ben Giora défend la ville haute ; Jean le mont du Temple. Et avec courage, dois-je dire... » Il secoua la tête et fit un geste découragé des mains : « Ah, Simon ! Comment est-il possible que le Ciel ne s'indigne pas devant tous ces malheurs ? »

« Il est miséricordieux ! Souviens-t-en Siméon. Il a pardonné des fautes bien plus graves dans le passé au peuple d'Israël. Des péchés bien plus graves. » Et il se hâta de conclure, avant qu'il ne reprenne son récit : « Je suis content que maintenant il y ait une bonne entente entre les combattants. Moi maintenant je vais sur les murs, car je suis convaincu que c'est seulement en chassant les

romains loin de notre ville, que nous mériterons l'intervention divine... » et après un instant, mais seulement un instant d'hésitation, « ... au contraire je monte au Temple, bien que mes sympathies aillent à Simon et à ses idées. C'est là que je rencontrerai mes compagnons de lutte avec qui j'ai passé deux années dans les montagnes ».

Il prit congé rapidement du vieux pharisien amer et descendit, résolu, pour prendre la route vers le Moria. Mais en lui-même il y avait une tempête de pensées. Il était sûr que Siméon lui avait brossé un tableau exact de la situation et que leurs péchés étaient trop nombreux pour penser les effacer par l'action. Et jamais comme à ce moment là ne le tourmenta le doute que les visions si tragiques de Jonathan ne soient justes. Et pourtant combattre était un devoir envers ses compagnons qui l'attendaient et envers tous ceux qui s'immolaient sur les murs pour la liberté d'Israël.

Le bruit de la lutte devenait de plus en plus fort au fur et à mesure qu'il montait. Il se mit à courir.